

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice MANQUAT

Mémoires d'un chien : recueillis par M. Manquat,
partie III / Black

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 245-247

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

MEMOIRES D'UN CHIEN

(Recueillis par M. Manquat)

Black, le chien fidèle de la famille Pépin-Mépié, a entrepris de raconter ses mémoires. Après quelques indications sur sa généalogie, il nous a fait part de son amitié à l'égard de Pouf, le chat de la famille.

III

Qu'on ne s'étonne pas que j'écrive qu'Ernestine la cuisinière est, après moi et Pouf bien entendu, la personne la plus intéressante de la maison. Je veux dire intéressante pour nous, les bêtes. Car c'est elle qui nous donne à manger. Les hommes, s'il en est qui lisent ceci, s'écrieront : « Oh, ce Black, quel égoïste !... » Messieurs les Deux-Pattes, je ne suis point égoïste, je suis franc, voilà tout. Je vous entends souvent vous faire entre vous des salamalecs que vous appelez des politesses. Quand deux hommes se rencontrent, on s'imaginerait que chacun ne s'intéresse qu'à l'autre : « Comment allez-vous ?... Comment va votre santé ?... Comment va votre charmante femme ?... Et vos délicieux enfants ?... et patati et patata... » Au fond, chacun des deux se fiche éperdument et de la santé de son interlocuteur, et de celle de sa charmante femme, et de ses délicieux enfants. A preuve que l'on entend parfois l'un des deux, ou les deux, déclarer à quelque autre Deux-Pattes : « Vous savez, la femme de Untel (la charmante femme), c'est une simple dinde », ou bien : « Ses enfants (les délicieux enfants) sont des crétiens. » Nous autres bêtes, on ne fait pas tant de manières. Deux chiens se rencontrent. Ils ne se disent rien. Ils se flairent. A l'odeur ils comprennent s'ils sont copains ou non. Dans le premier cas, ils font camarades ; dans le second, ils s'engueulent. C'est simple et net. Comme l'affaire principale pour nous est de manger (et combien d'hommes nous ressemblent en ce point !), nous estimons intéressants les gens qui nous assurent notre croûte, voilà. Et c'est pourquoi, je le répète, la personne la plus intéressante de la famille Pépin-Mépié, c'est Ernestine la cuisinière. Ernestine est une bonne femme, ni vieille, ni

jeune, ni grosse, ni maigre, ni intelligente, ni stupide. Elle est en général assez mal fichue. Elle porte un bonnet jadis blanc mais devenu gris sale, et un tablier autrefois couleur d'azur mais actuellement d'un bleu pisseux ; elle traîne inlassablement des savates usagées. Elle m'est sympathique parce qu'elle me parle volontiers, spécialement quand elle est en bisbille avec la patronne, et m'affirme alors que Madame Pépin née Mépié a tous les caractères d'un chameau. Ceci pourtant ne me paraît pas exact. Car j'ai vu dans les livres de mon vénéré maître la photographie d'un chameau et j'ai constaté que cet animal ne ressemble que partiellement à Madame Pépin. Ce qu'il y a d'un peu pénible dans mes rapports avec Ernestine, c'est le caractère explosif de celle-ci. Elle passe avec une regrettable rapidité de la bonne à la mauvaise humeur. Tenez, elle est par exemple en train de me faire des amitiés, de me répéter avec des caresses que je suis un bon Toutou, le « bon Toutou de sa mémère » (c'est idiot, mais c'est quand même touchant), et voici que sur le fourneau, le lait bouillant se sauve de la casserole. Immédiatement, Ernestine entre en fureur, crie, injurie le lait, déclare que la vie est intolérable dans cette baraque (notre maison), et, si j'essaye de la consoler par une gentillesse, me repousse brutalement en me traitant de « sale cabot »... Sale cabot ! ! Evidemment, je ne suis pas susceptible, mais tout de même, l'expression est dure. Est-ce que c'est ma faute, à moi, si le lait fait des galipettes ?...

Qu'elle crie, Ernestine, cela ne me gêne pas ; je suis habitué au bruit (un aboyeur, vous vous rendez compte), mais Pouf, très nerveux, a du mal à encaisser le vacarme. Je l'entends parfois qui murmure : « Cette Ernestine, elle ne la fermera donc jamais ?... » Aussi malgré les caresses qu'à tout moment lui prodigue la cuisinière en l'appelant, bien entendu « son p'tit Minet en sucre », Pouf demeure très réservé à son égard. « D'ailleurs, m'a-t-il confié, ses caresses me dégoûtent : elle a les pattes trop grosses ; quand elle me flanque, avec l'intention de me donner des tapes amicales, des claques sur le dos, je crois à chaque coup qu'elle va me désaxer les vertèbres. »

Pouf préfère à Ernestine notre bon maître Monsieur Pépin. Il n'a toutefois pas pour lui la vénération que moi je lui porte. Car M. Pépin est, de beaucoup, celui de la famille que j'aime le mieux. Lui il me laisse demeurer

dans son bureau, qu'il y soit ou qu'il n'y soit pas. Je puis, sans qu'il proteste, me coucher sur ses fauteuils et même sur son lit. D'ailleurs, il ne s'aperçoit peut-être pas que je suis là, car il est à la fois travailleur et distrait... Avec son crâne poli toujours recouvert d'une calotte grecque, sa longue et maigre personne un peu courbée du haut, ses grands bras et ses grandes jambes, il a l'air très impressionnant. Il ne l'est pas. C'est le plus brave homme du monde. Son bureau, il faut voir ça !... Des livres, des revues, des brochures, des papiers, des instruments d'optique, des boîtes d'insectes, des flacons dans lesquels flottent des serpents, des vers, des mollusques, des oiseaux empaillés, tout cela en salade, en pagaille... un vrai capharnaüm. Une vache n'y retrouverait pas son veau. Lui, il s'y retrouve sans efforts. A condition toutefois que sa triste épouse ne vienne pas y mettre de l'ordre. De l'ordre, je vous demande un peu !... Est-ce que c'est utile, l'ordre ?... Est-ce que c'est naturel ?... Vous imaginez-vous ce que serait un paysage si les montagnes, toutes bien coniques, étaient régulièrement rangées, les cours d'eau rectilignes, les arbres en files indiennes, et toutes les herbes de même hauteur ?... De temps à autre, la patronne est prise de la démangeaison de « mettre en ordre » le bureau de son mari. Elle guette une après-midi de sortie de celui-ci, se précipite avec Ernestine chez lui, et je te balaie, et je t'astique, et je te frotte !... Quand M. Pépin rentre, ça ne rate pas. Il s'assied à son bureau sans d'abord s'apercevoir de rien ; puis il lui faut un livre, un objet et... il voit. Il voit ce qui s'est passé dans son bureau durant son absence. Il se fâche. Il appelle sa femme. Elle accourt, et il y a entre eux un échange de propos, je ne vous dis que ça. La patronne cherche à s'expliquer, puis gémit, puis pleure et finit par déclarer qu'elle va demander le divorce. A chaque fois, je me dis ; « Ça va !... ça va !... ça colle ! » et j'ai de l'espoir. Hélas, le lendemain, elle ne parle plus de s'en aller et je suis obligé de penser : « Zut ! l'affaire est encore dans le sac ! » Mais je me demande comment un savant qui a consacré sa vie aux bêtes a pu épouser une femme comme celle-là. Par distraction sans doute. Et les hommes se disent intelligents !... Ah ! malaise !...

(A suivre)

BLACK